

# Entretien avec Fabien Truong

Ancien collègue de SES, Fabien TRUONG revient sur les parcours scolaires et universitaires d'élèves de banlieues, qu'il a pu cotoyer lors de ses enseignements. Il nous offre un déchiffrement de carrières scolaires, souvent perçues comme difficiles.

**E**nseignant de SES pendant 5 ans dans des lycées du « 93 », puis intervenant en prépa CAPES dans l'académie de Créteil ainsi qu'à Sciences Po Paris, vous publiez le résultat d'une enquête au long cours (dix ans) sur les trajectoires d'une vingtaine de vos anciens élèves, de leurs années lycée à leur début dans la vie active. Pourquoi cet objet d'étude, et quelles ont été les particularités de cette expérience de « participation observante » ?

J'étais « titulaire sur zone de remplacement ». Tout a commencé par un étonnement sociologique très étrange : plus je bougeais, plus je voyais de la récurrence. La même sociographie des élèves et des enseignants, les mêmes difficultés, les mêmes problèmes... En réaction, j'ai eu le sentiment qu'il fallait élargir la focale. J'éprouvais par exemple une grande insatisfaction à propos des récits écrits par des prof en ZEP sur « leurs élèves ». Ces récits ont connu un grand succès. Ils ne sont pas inintéressants, ni tous identiques, mais ils reposent sur un grand malentendu. Ils ne décrivent pas, contrairement à ce que l'on en dit habituellement, qui sont « les élèves de banlieue », mais le rapport de certains profs à leur élèves. C'est tout autre chose. Pour mieux comprendre qui étaient mes élèves, il fallait passer à l'enquête. Élargir la focale, c'était sortir des murs de l'école, et prendre le temps de laisser les choses advenir... Le temps offre un recul inestimable, à la fois dans ce que l'on peut observer mais aussi dans les conditions mêmes de l'observation. On n'est jamais un simple observateur dans une enquête ethnographique. Encore moins dans une situation de « participation observante », comme vous le soulignez bien. Ce que je fais et ce que je dis impacte nécessairement ce

que j'observe. Nos relations changent et s'altèrent : je suis le prof du lycée, l'ancien prof, l'enquêteur, le prof à la fac, le sociologue, le confident, l'assistant, parfois le juge ou l'arbitre... Les filles et les garçons ne me disent pas la même chose. Ceux qui « réussissent » ou qui « échouent » non plus. Avec certains, nous passons du « Monsieur » au « tu ». Pour d'autres, c'est le maintien d'une certaine distance qui fait exister la relation... Ces jeunes sont pétris d'ambivalence et de contradictions, qu'ils doivent très souvent garder pour eux. Parce qu'ils franchissent les frontières qui font la société française, ils vivent des expériences dont il est difficile de rendre compte à la famille, aux copains, au partenaire du couple, aux nouveaux camarades, etc. De mon côté, je ne demande ni n'exige rien de particulier. Je suis situé à un endroit improbable — parce que, d'une certaine façon, gratuit — qui libère la parole. Et, au bout de plusieurs années de « vie commune », il y a ce que permettent le rire, les répétitions, la connaissance partagée, l'inattendu... La facilité relative à aborder des thèmes qui sont « tabous » avec le prof (comme la religion, les relations de couple, le rapport à l'argent, les « fêtes », les contradictions du travail intellectuel, etc.) montre à quel point ces jeunes ont besoin d'une oreille attentive, dans une société qui parle beaucoup, mais qui reste sourde.

**Passées les années lycée, les enquêtés se répartissent entre des voies que vous qualifiez de « normale » (passer la fac), « médiane » (assurer un bac + 2) et « royale » (se frotter à l'élite, en classes prépa ou à Sciences Po). Après l'obtention de leur bac, les pronostics que vous formulez intérioritément sur leurs chances de réussite dans l'enseignement**

**supérieur sont en moyenne aussi souvent démentis que confirmés. Comment rendre compte sociologiquement de cette relative imprévisibilité des trajectoires ?**

L'idée était de prendre des parcours de jeunes en ascension scolaire et de voir comment ils se répartissaient dans la mosaïque des études supérieures, car le système actuel est très segmenté. Et effectivement, en comparant mes prédictions de profs sur le futur de mes élèves et ce qui est advenu, 5 à 7 ans après, je me suis aperçu que je faisais erreur une fois sur deux. Mais ces surprises ne tombent jamais du ciel. On peut les expliquer, en retracer la logique. Il y avait là un défi pour une enquête sociologique : comprendre ce qui détermine ce qui ne sont des « surprises »... que par rapport à un certain point de départ ! Pour des jeunes dont les parents n'ont pas fait d'études, c'est toute une série de petits atouts, de rencontres et de ressources invisibles au premier regard qui, mis bout à bout, font, avec le temps, de très

---

**Parce qu'ils franchissent les frontières qui font la société française, ils vivent des expériences dont il est difficile de rendre compte.**

---

grandes différences. Le fait d'avoir une fratrie de défricheurs, des parents qui reportent avec attention sur leur enfants une trajectoire contrariée, les avantages matériels et symboliques de certains métiers qui même s'ils appartiennent à la catégorie « ouvriers » peuvent ouvrir des brèches, certains petits boulots, etc. Mais tous ces éléments ne produisent rien tant qu'un travail individuel de rationalisation ne se met pas en

place. Il faut réussir à appréhender son parcours d'étudiant pour qu'il fasse sens avec tout le reste. C'est ce que j'appelle la « réhabilitation du passé », la « confirmation du présent » et « l'anticipation du futur ». Pour s'engager pleinement dans les études, il faut qu'elles prennent un sens profond, dans un chemin dont le sens les dépasse. Et puis, il y a les configurations étudiantes et la déconstruction des attendus implicites de l'institution pour réussir à se mettre au travail, pour transformer ce que Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron appellent la « bonne volonté scolaire » - ou ce que j'identifie parfois comme de « la bonne agitation scolaire » - en travail effectif... et efficient. C'est ainsi que l'on arrive à rendre compte de réussites proprement spectaculaires. Sur ce point, j'ai voulu écrire mon enquête « chemin faisant », pour que le lecteur se fasse lui aussi surprendre (ou pas). Se demander pourquoi on anticipait telle ou telle situation est une expérience, je crois, enrichissante, c'est du moins ce qui ressort des premiers retours de lecteurs. Rien n'est déterminé à l'avance, mais tout peut s'expliquer : les logiques de déterminations du singulier et de l'exception existent bel et bien. L'échec comme la réussite ne sont jamais magiques. La singularité est affaire de construction et il y a là un défi pour la sociologie contemporaine à relever, comme le montre par ailleurs quelqu'un comme Bernard Lahire.

**Pour caractériser ceux qui réussissent à tirer leur épingle du jeu de l'enseignement supérieur, vous utilisez la métaphore de l'art maîtrisé du « cheval à bascule ». Quésaco ?**

C'est un point essentiel pour rompre, de manière empiriquement fondée, avec les simplifications des représentations idéologiques qui font le monde social comme il va. Ce qui domine, c'est l'idée qu'on aurait des jeunes « non intégrés » car prisonniers de leur « culture de banlieue ». Ce schéma consiste à penser qu'adopter certaines façons de faire est antithétique à d'autres façons de faire. C'est absurde et personne n'applique ces catégories de pensée à soi-même ! Selon les scènes et les configurations, les façons de se présenter bougent et se retournent ! Vous ne vous adressez pas à vos collègues de la même façon qu'à votre conjoint (sauf si

votre conjoint est votre collègue, ce qui, vous me direz, est souvent le cas chez les profs !). Pour réussir à vivre de manière sereine l'acculturation scolaire et sociale, ces jeunes en ascension apprennent à basculer. Comme sur un cheval à bascule, il

les scènes, etc. Il y a un principe de reconnaissance qui permet de tisser des ponts entre l'univers de départ et l'univers d'arrivée, c'est l'idée que les siens reconnaissent la légitimité de son ascension, et contrairement aux idées préconçues, c'est très com-



s'agit d'un jeu d'aller-retour permanent. C'est dans le mouvement que l'on atteint un certain équilibre. Et comme un enfant sur un cheval à bascule, cela fait très peur au début, puis, avec le temps et la maîtrise, cela devient grisant. Le cheval à bascule repose sur l'activation progressive de quatre principes, qui n'ont rien d'automatiques. Il y a un premier principe de coupure où l'on arrive à scinder les pratiques et les comportements. Se comporter par exemple en classe prépa de manière différente de chez ses parents ou avec ses copains, s'habiller différemment selon

mun. On voit bien par exemple avec les « bravo » que Ryan ou Aysha récoltent de leurs copains qui tiennent les murs quand ils reviennent des quartiers chics où ils évoluent que la réussite scolaire est unanimement prisée. Il y a ensuite le principe de continuité biographique (il faut ordonner dans sa tête l'ascension et se bercer de ce que Pierre Bourdieu appelle « l'illusion biographique » pour devenir « sûr de soi ») et le principe de singularisation qui permet de se penser comme un être unique et singulier. C'est un moteur pour dépasser de nombreuses contradic-

tions, même si comme je l'ai dit, tout ceci s'explique sociologiquement. Cette métaphore permet de penser l'expérience du déchirement et de la trahison, comme une expérience violente et première, mais non comme une expérience durable dans la construction des subjectivités. Les écrits auto-sociologiques de Pierre Bourdieu ou Didier Eribon ont pu laisser entendre le contraire, mais il s'agit de déplacements exceptionnels (il faut ajouter l'homosexualité dans le cas de Didier Eribon), et je suis loin de penser qu'ils soient les plus représentatifs.

**La religion apparaît pour de nombreux enquêtés comme un facteur explicatif de leurs trajectoires sociales. Comment agit-elle à la fois comme ressource et comme contrainte ?**

Non, ce n'est pas un facteur explicatif mais des éléments favorisant qui font sens dans une trajectoire et une configuration données. La pratique de l'islam peut par exemple favoriser la mise au travail, notamment chez les garçons de classe populaire à la fac qui sont un peu plus éloignés des normes académiques que les filles, pour des raisons de socialisation genrée que tout prof de SES connaît bien. La contrainte des prières permet par exemple de structurer l'em-

---

**Pour réussir à vivre de manière sereine l'acculturation scolaire et sociale, ces jeunes en ascension apprennent à basculer. Comme sur un cheval à bascule, il s'agit d'un jeu d'aller-retour permanent.**

---

ploi du temps quand le reste joue contre lui : le temps du quartier qui s'étire ou le temps de la fac qui s'éclate. Or pas de travail ascétique et répétitif sans organisation claire de ses journées ! Ces pratiques sociales jouent et opèrent là où l'institution est défaillante. Et dans les classes prépa ou les IUT où le temps est beaucoup plus rationalisé, ce sont d'autres problèmes et d'autres pratiques qui opèrent... D'une manière générale, la religion offre un refuge dans un ailleurs qui permet d'avoir une image positive de soi pour affronter la peur

et la probabilité de l'échec, l'idée qu'on est dans le « droit chemin » et dans « le vrai ». Cela permet de lutter aussi contre les tentations plus immédiates du quartier, comme je l'avais montré dans mon premier livre, Des capuches et des hommes. Mais cette ressource intime reste très mal perçue et Sara qui devient par exemple très pieuse à Science Po (alors que sa famille berbère ne pratique pas – la religion est aussi une façon de se démarquer) vit très mal le rejet qu'elle subit eu égard au fondamentalisme que lui supposent de nombreux camarades. Elle joue alors l'affrontement, pour « retourner le stigmate » aurait dit Erving Goffman. Le temps permet enfin d'avoir une vision plus nuancée de ces pratiques. Quant au bout de trois ans, Sara a trouvé sa place et qu'elle a voyagé, notamment au Liban, la religion est beaucoup moins centrale car elle a vu d'autres choses... C'est alors qu'elle commande une bière lors d'un entretien alors que quelques années auparavant elle ne « touchait pas » à l'alcool ! La question de l'alcool et de l'islam est d'ailleurs l'un des fils du livre : on voit bien tous les bricolages possibles quand la consommation d'alcool est aussi une façon de s'intégrer sur le campus et de trouver sa place. Les positions et les postures sont plastiques, très différentes selon les enquêtés. On est très loin de l'opposition Coran-saucisson que certains politiques mobilisent de façon peu informée.

**Il est frappant de constater une fréquente désillusion de ces « banlieusards » face à la « dévaluation du savoir » qui existe dans de nombreux pans de l'enseignement supérieur. N'est-ce pas là finalement une cause importante des désajustements qui hypothèquent une partie de leurs chances d'ascension sociale ?**

C'est plus une conséquence qu'une cause, qui se construit à moyen terme. Au départ, les enquêtés sont éloignés du monde du savoir et de la « haute culture », et puis, c'est en travaillant, lisant qu'il acquièrent dignité et réflexivité, dans un statut étudiant qu'ils revendiquent, certains même dans un statut d'intellectuel, plus ou moins organique. Mais le paradoxe, c'est qu'ils se refusent presque tous – à part Idriss, pour qui cela sera d'ailleurs une épreuve particulière-

ment éprouvante - à postuler aux écoles les plus prestigieuses types ENS car ils savent que ce type de capital culturel, ce n'est pas une rentabilité pour eux. Et ils ont objectivement raison. Ils pensent qu'ils auront plus de chance en valorisant ce que Muriel Darmon appelle le « capital culturel commercial ». Mais une fois qu'ils pénètrent les filières qui valorisent un tel capital, la désillusion est grande : ce qui compte ce n'est plus le travail et les savoirs tel qu'ils ont fini par intérioriser, mais d'autres dispositions qui ressemblent à des coquilles vides vu l'investissement réalisé. C'est tout le paradoxe de la reproduction sociale par le bras armé du capital culturel légitime. Il faudrait voir ce que produit ce désajustement au bout de 5/6 ans passés dans la vie active, car en fin de parcours, il produit de l'amertume et le sentiment de s'être fait duper, mais il ne bloque pas une ascension déjà en train de se faire.

**L'ouvrage s'achève sur un appel à une « politique de la considération », loin des clichés ressassés par certains « commentateurs » des banlieues. Quelles sont les voies de transformations sociales que votre enquête entrouvre ?**

Le discours de la diversité ne renverse pas le cadre d'analyse qui dit qu'il existe des minorités à part, qu'il faut traiter comme telles et leur donner un peu plus pour équilibrer la balance. Il faudrait extraire complètement les jeunes de leur milieu pour qu'ils s'en sortent. C'est un cache misère. Elle a bien sûr des effets réels pour ceux qui en sont bénéficiaires, comme Sara, Roy ou Sébastien dans le livre. Mais elles ne changent pas la philosophie du système. Une politique de la considération consiste à l'inverse à raisonner sur la réalité de statuts sociaux des uns et des autres dans les relations sociales et pédagogiques. Elle implique de repenser par le bas la pédagogie, l'organisation concrète des cursus, la façon dont sont dispensés les cours, le système d'orientation, etc. Cela implique de penser l'immense part des préjugés sociaux dans la perpétuation des inégalités et se regarder, en tant que société. Enseigner la sociologie, l'anthropologie et les sciences sociales très tôt serait une très bonne façon de mettre en pratique cette considération, qui change et dédramatise les